

**MAURIZIO
DE GIOVANNI**

**DES PHALÈNES
POUR LE
COMMISSAIRE
RICCIARDI**



RIVAGES/NOIR

Traversé par une crise existentielle, le commissaire Ricciardi se sent incapable de s'ouvrir à la vie. Son bonheur lui semble aussi insaisissable que les indices du crime sur lequel il doit néanmoins enquêter. La belle et hautaine Bianca, comtesse de Roccaspina, implore Ricciardi de rouvrir une affaire classée. Dans l'atmosphère tendue de l'Italie des années 1930, où Mussolini et ses voyous fascistes surveillent la police de près, une enquête non autorisée est un motif de licenciement immédiat. Mais la soif de justice de Ricciardi ne connaît pas d'apaisement.

Maurizio de Giovanni est né en 1958 à Naples, cadre de tous ses romans. Auteur star, lauréat du prestigieux prix Scerbanenco, son œuvre a été traduite dans de nombreux pays.

« Dans les brouillards du fascisme, une très grande plume populaire et poétique comparable à celle d'un Carlos Ruiz Zafón, rien moins. » *Le Soir*

MAURIZIO DE GIOVANNI

**DES PHALÈNES POUR
LE COMMISSAIRE
RICCIARDI**

Traduit de l'italien
par Odile Michaut

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Titre original :

Anime di vetro. Falene per il commissario Ricciardi

Couverture : Icare by night © Žilda

© Maurizio de Giovanni, 2015

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5133-6

*À mamma Edda, pour sa chanson
et toutes les autres chansons.
À Patrizia,
merveille parmi les merveilles.*

Prologue

*L*e garçon cligne des yeux pour s'habituer à la pénombre de la pièce. Le soleil étincelant de l'après-midi allonge ses doigts à travers les persiennes closes, et la poussière danse parmi les rais de lumière. La femme sans âge qui lui a ouvert se fond dans le silence ; la porte se referme derrière elle avec un léger déclin.

Le garçon reste debout. Il devine les contours des meubles, les piles de livres et une masse informe, peut-être un fauteuil, d'où provient le bruit d'une respiration pesante. Il attend. Il se balance d'un pied sur l'autre. Il dort peut-être, pense-t-il ; la femme n'a pas dit un mot. Qui est-ce ? Une domestique. La fille. Une parente.

À mi-voix, il hasarde un timide bonjour.

Bienvenu, dit le fauteuil. Ouvre la fenêtre, s'il te plaît.

La voix est éraillée, pâteuse. Il dormait, pense le garçon mal à l'aise. Excusez-moi, murmure-t-il, vous aviez dit à trois heures et je...

Je sais, répond vivement le fauteuil. Ouvre la fenêtre, un seul battant. S'il te plaît.

En posant soigneusement ses pieds au bon endroit, dans la crainte de faire tomber ou de piétiner quelque chose, le garçon gagne la fenêtre et s'exécute. La lumière entre toute-puissante et le fait ciller. Il lance un coup d'œil au somptueux

panorama qui ne le surprend plus puisqu'il l'a admiré une heure durant, assis sur un muret, en attendant l'heure fixée. La mer s'étend, scintillante, et l'île semble à portée de main.

Il se retourne. La lumière enveloppe une bibliothèque poussiéreuse et débordante de livres, de disques, de bibelots, d'objets de toutes sortes. La pièce n'est pas grande, mais ce n'est peut-être qu'une impression : les objets qui l'envahissent semblent en réduire les dimensions. Les yeux du garçon les caressent, curieux. Et le fauteuil, bien que tenu à l'écart de la lumière qui jaillit de la fenêtre, révèle enfin son hôte.

Je sais ce que tu cherches, dit le vieux. Regarde derrière toi.

Le garçon se retourne et la voit ; ou mieux, il en voit l'étui. Il fait un pas de côté et se recule par respect ou par timidité. Le vieux ricane.

Apporte-la-moi, dit-il. Et assieds-toi à côté de moi.

Il dit cela en débarrassant d'une poignée de feuillets le tabouret posé près de lui. Maintenant qu'il voit plus clair, le garçon reconnaît les portées, les notes qui caracolent sur le papier. Dehors, un pigeon roucoule avec insistance pendant plusieurs secondes et finit par s'envoler.

Tu joues bien, dit le vieux. Tu es doué. Vraiment doué.

Le garçon aimerait lui demander comment il le sait et où il l'a entendu. Mais ce n'est pas à lui de poser des questions : il ne parlera que s'il y est invité.

Le vieux continue : Je t'ai déjà écouté. On m'avait parlé de toi, et j'ai été curieux de te rencontrer quand tu me l'as demandé. Tu joues bien. Et en plus, tu as une belle voix.

Il se tait et le garçon n'y tient plus : Mais c'est vrai que vous êtes venu m'écouter ? Et pourquoi vous ne vous êtes pas présenté ? Je... ç'aurait été un honneur immense. Mais ça a été un honneur immense. Je vous aurais... c'est-à-dire, je vous aurais accueilli comme il convient.

Le vieux ricane à nouveau. C'est justement pour ça que je ne me suis pas présenté. Je voulais t'entendre tel que tu es. Pour ce que tu es capable de faire. Donne-moi ça.

Il prend l'étui dans ses mains. Il ne peut pas jouer, pense le garçon. Ses mains sont déformées par l'arthrite, et je crois même qu'elles tremblent. Il est trop vieux. J'ai eu tort de venir, il ne va rien m'apprendre.

Toi, tu penses à mon âge, dit le vieillard. Et tu regardes mes mains tordues qui ont la tremblote. Tu es en train de te demander : mais comment il arrive à jouer ?

Non, non, dit le garçon, mais qu'est-ce que vous dites ? Vous... Vous êtes une légende pour nous tous. Je ne me permettrais jamais.

Le vieux acquiesce.

C'est vrai, je suis vieux. Et je ne jouerais pas si je ne jouais qu'avec les mains. Comment tu t'y prends, toi qui ne joues qu'avec les mains ?

Il y a de la dureté dans sa voix. Comme une accusation. Et pourtant le ton n'a pas changé, toujours grave et sec. Le garçon frémit et demande : Pourquoi vous dites ça ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Le vieux ne répond pas tout de suite. Il regarde la lumière qui entre par la fenêtre. De l'endroit où il est, il ne peut pas voir la mer, juste un morceau de ciel et un nuage, mi-rose, mi-blanc, flottant dans la lumière oblique du soleil couchant.

Cela veut dire qu'il n'y a pas qu'un seul moyen de jouer de la guitare. Tu fais de belles choses avec ton instrument et avec ta voix ; tu chantes juste, tu possèdes une large tessiture et tu fais de jolies nuances. C'est un bon début.

Un début de quoi ? demanderait bien le garçon. Mais il se retient. Il y a quelque chose chez ce vieux qui l'empêche de parler. Il pense confusément qu'il devrait poser des questions, s'exprimer. C'est moi qui ai demandé ce rendez-vous, non ? Il va penser que je suis un crétin, se dit-il.

Il s'éclaircit la voix. Moi, en fait, je suis venu pour... voilà, je n'ai pas de problème avec la guitare. Mais je voudrais quand même... je sais que je suis doué. C'est-à-dire que tous ceux qui viennent m'écouter me le disent. Mais je pense, je pense qu'il me manque quelque chose, non ? J'ai un maître, j'étudie encore, j'ai mon diplôme, mais je sais que je dois continuer à étudier. C'est pour ça que je suis venu vous trouver.

Le vieux tousse dans son mouchoir, une toux catarrheuse, grasse. Il tend la main vers le guéridon, le garçon se lève brusquement pour saisir un verre d'eau à moitié rempli. Le maître boit, remercie d'un signe de tête et remet le mouchoir dans une poche de sa veste d'intérieur. Le garçon finit par remarquer l'odeur régnant dans la pièce : un arrière-goût de vieillesse qui s'est installé au cours du temps sous la tapisserie et dans la poussière.

De ses pouces, le vieux fait sauter les fermoirs de l'étui qu'il a tenu dans ses bras, comme un bébé, depuis que le garçon le lui a donné.

Le bruit est parfaitement synchrone, comme s'il n'y avait qu'un seul fermoir. Un claquement sec, presque un coup de feu.

Les doigts déformés sortent de son étui le petit instrument ventru. Les yeux curieux du garçon se posent sur la douce courbure de la caisse, sur le manche incrusté d'ivoire et de nacre, sur les quatre couples de cordes¹. Il s'aperçoit qu'il est en train de retenir son souffle et expire un peu bruyamment. Il est face à une légende vivante.

Le vieux s'avance au bord du fauteuil, plie légèrement une jambe et dépose délicatement l'étui sur le sol. Ses doigts tremblants parcourent l'instrument et parviennent jusqu'aux clés. Le garçon s'aperçoit, en extase, que le vieil homme

1. La *chitarra battente*, guitare populaire d'Italie méridionale, est l'instrument des sérénades et des tarentelles. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

accorde l'instrument en effleurant à peine les cordes. C'est incroyable, pense-t-il. Incroyable.

Le vieux lève les yeux sur le garçon. Son visage reçoit maintenant la lumière et le jeune peut y découvrir un réseau de rides profondes gravées sur une peau tannée, de rares cheveux blancs trop longs, des lèvres fines. Des yeux blanchis par la cataracte mais cependant vifs, curieux.

Dans sa main droite, un plectre a surgi. Le garçon se demande comment, parce qu'il ne l'a vu sortir ni de l'étui ni de ses poches : peut-être était-il coincé entre les cordes. Le vieux arpège un accord harmonieux, preuve qu'il a accordé l'instrument à la perfection. Le son, profond, vibre encore quelques secondes dans l'air.

Le garçon essaye de briser la tension inexplicable qu'il sent en lui. Il ose dire : Maestro, je voudrais vous demander de me donner quelques leçons. Je sais que vous n'en donnez à personne, que vous trouvez que personne n'est digne de... Que personne ne sait plus vraiment ce que signifie jouer de cet instrument. Mais moi, je suis fou amoureux de cette musique et je voudrais... je veux apprendre. Je ne cherche pas le succès, vous savez, tous ceux qui m'écoutent vous l'ont dit. Les gens se contentent de peu de chose. Mais moi, c'est que... Moi, ça ne me suffit pas, maestro. Je travaille, je travaille, mais je ne suis jamais content de moi. Je veux apprendre vraiment, maestro. Je vous en supplie.

Le vieux a baissé le regard sur l'instrument qu'il tient entre ses mains. Il le caresse comme si les mots du garçon avaient été ceux du vent qui entre par la fenêtre, faisant trembler le papier à musique posé sur le tabouret.

Une histoire, dit le vieux.

Quoi ? demande le garçon, perdu.

Une histoire. Toutes les chansons racontent une histoire.

Le garçon pense que le vieux suit le cours de ses pensées et ne l'a même pas écouté. Signe de vieillesse. Un pauvre

homme retombé en enfance. Il n'a rien à m'apprendre et je suis en train de perdre mon temps. Il a très envie de quitter ce sinistre cabinet d'antiquités.

Alors qu'il s'apprête à se lever, le vieux se met à jouer.

C'est l'introduction d'une chanson très célèbre, une de celles qu'il joue tous les soirs et qui soulève les applaudissements de son auditoire ; les mêmes accords, le même tempo. Et pourtant le garçon a l'impression de l'entendre pour la première fois. Les mains, ces griffes tremblantes et déformées, sont devenues les ailes d'un oiseau qui parcourent le manche avec la légèreté de l'air et la fluidité de l'eau.

À la fin de l'introduction, le vieux s'arrête et lève les yeux vers le garçon.

Tu joues bien, mais tu n'es pas content de toi et tu as parfaitement raison, parce que tu es loin, très loin du but que tu devrais atteindre. Tu chantes, c'est sûr, mais tu ne racontes rien.

Qu'est-ce que vous voulez dire, maestro ? Le texte ? Je dois améliorer l'expression, je dois...

Le vieux rit, on dirait une feuille de papier de verre grattant une planche de bois.

Non, pas seulement le texte. L'instrument, tu le vois ? Lui, il raconte et il doit exprimer ce que disent les paroles de la chanson. Il ne se contente pas de soutenir ta voix : il raconte lui aussi. Il a ses paroles, il commente les tiennes, il souligne ce que tu dis.

Et il chante pour son propre compte.

Le garçon se retient de respirer, son expression ressemble à un point d'interrogation. Le vieux rit encore.

Tu la connais, « Palomma 'e notte¹ » ? Tu sais ce qu'elle dit en réalité ?

1. Chanson de Salvatore Di Giacomo et Francesco Buongiovanni (1906).

La chanson qu'il chante tous les soirs, les applaudissements, son insatisfaction.

Peut-être que non, maestro, peut-être que je ne le sais pas.

Le vieux acquiesce. Bien, bien. C'est comme ça que tu dois être : humble.

Tu es un morceau de cet instrument, comme les cordes, comme le sapin de la caisse de résonance. Peut-être que je ne sais pas, il a dit. Tu as entendu ?

Il parle à l'instrument, pense le garçon. Mais qu'est-ce que je fais ici ? Puis il se souvient de l'introduction et décide de ne pas quitter son tabouret.

Le vieux parle comme s'il racontait une histoire à un gamin.

Lui, il a quarante-cinq ans, elle, elle en a vingt-six. Elle lui écrit pour lui dire qu'elle est amoureuse de lui, follement amoureuse. Lui ne sait pas quoi faire : elle est belle, grande. Charmante. Elle lui plaît beaucoup. Mais lui, il pense qu'il est trop vieux, qu'il n'est pas celui qu'il lui faut.

Il lui explique, mais elle s'obstine : Je décide de ce qui est bien pour moi. Si vous ne m'aimez pas, il faut me dire : je ne t'aime pas. Mais lui, il l'aime, il en est fou ! Il réfléchit : que doit-il faire ? C'est le soir et de la fenêtre, tandis que se faufile un air doux, comme maintenant, une palummella s'approche, une phalène attirée par la flamme de sa bougie qui brûle.

Voilà à quoi sert une chanson. Une chanson raconte une histoire. Une chanson entre dans une histoire et la transforme. Alors, l'homme écrit une poésie et se rend chez un ami musicien. Et voici ce qu'il lui dit.

Le vieux baisse les yeux, caresse l'instrument.

Et il chante avec une voix de jeune homme. Le garçon, en écoutant, pense : non, pas une voix de jeune homme, une voix d'homme. Un homme de quarante-cinq ans qui parle à une jeune fille.

Regarde cette phalène,
Comme elle virevolte,
Comme elle revient encore une fois
S'approcher de cette chandelle.

Petit papillon, ceci est une flamme,
ce n'est ni une rose ni un jasmin,
et toi, si près d'elle,
tu t'obstines à voler !

Sauve-toi !
Sauve-toi, petite phalène !
Va vite retrouver
L'air frais qui nous entoure.

Tu vois bien que moi aussi
je me laisse peu à peu éblouir,
et qu'à vouloir te chasser,
je finirai par me brûler la main.

1

Assis devant la nuit de septembre, Ricciardi examinait sa solitude nouvelle. C'était une compagne différente de celles qu'il avait connues jusque-là. La solitude précédente était la conscience d'habiter sur une ligne de crête, un lieu de folie et de désespoir, rempli par les cris des morts et des vivants qui ne vibraient que pour ses sens perturbés. La solitude qu'il avait connue depuis l'enfance était un subtil et permanent malaise, le souvenir d'une souffrance qui remontait continuellement à sa conscience pour troubler une existence qui ne serait jamais normale.

Un souffle d'air se fraya un chemin par la fenêtre entrouverte et les rideaux se gonflèrent dans l'obscurité. Au loin, une voix chantait une chanson impossible à reconnaître. Septembre. Le souvenir de la chaleur, une promesse de fraîcheur. Fenêtres ouvertes, fenêtres fermées.

Mais, pensa Ricciardi, cette nouvelle compagne est encore plus tyrannique que la précédente.

Lui qui avait toujours trouvé dans la profondeur de son sommeil un refuge face aux hurlements résonnant dans sa tête, lui qui s'endormait rapidement, éteignant ses perceptions comme une lampe de chevet pour trouver la sérénité, au moins le temps de la nuit, il ne dormait plus que quelques heures.

Les yeux ouverts fixant le plafond, il espérait vivre un cauchemar dont il allait se réveiller. Il comprenait que ce monde qui lui apparaissait déjà comme un enfer deviendrait encore plus inhospitalier.

Rosa.

Rosa qui lui sourit en chantant une *ninna nanna*, une berceuse, dans un dialecte depuis longtemps oublié.

Rosa qui sent sa fièvre du bout de ses lèvres posées sur son front, et court lui préparer une infusion d'oseille, de cerfeuil et de laitue, un remède pire que le mal de gorge lui-même.

Rosa qui tourne dans la maison en marmonnant, et qu'au bout d'un moment on ne remarque plus parce qu'elle est devenue un agréable bruit de fond.

Rosa qui continue à mettre du sel dans l'eau de la lessive pour empêcher le linge étendu de geler, parce qu'elle refuse d'admettre que dans cette ville, même en plein hiver, la température ne tombe jamais au-dessous de zéro.

Rosa qui le prie, le supplie, lui intime l'ordre de trouver une épouse qui prendra soin de lui lorsqu'elle ne sera plus là.

Ricciardi découvrait maintenant avec une immense amertume qu'il n'avait jamais cru que sa tata, sa véritable mère, s'en irait au beau milieu de cet été qui résistait, comme toujours, à l'arrivée du mois de septembre.

Pourquoi ne m'as-tu jamais dit que tu partirais pour de bon ? Pourquoi ne m'as-tu pas fait comprendre que tes menaces cachaient un mal-être qui dépassait les petites misères dont tu te lamentais du matin au soir, pour finir par dire que non, tu n'étais pas si vieille ?

Et je ne te vois même pas, maintenant, assise près de moi, répéter de façon obsessionnelle un message d'adieu, comme le font les âmes mortes que je croise dans la rue, qui hurlent ou susurrent les fragments d'une pensée que la mort a brisée, qui chantent leur refrain de douleur. Un chœur immense pour un seul spectateur : ma folie.

Tu es partie et c'est tout.

La plaie ouverte par la mort de Rosa ne cicatriserait jamais. Elle saignerait chaque fois qu'un mot, un bruit ou un regard le renverrait au souvenir de son enfance ou de son adolescence. Une douleur sourde et envahissante, toujours prête à se renouveler. Lui qui, depuis son enfance, s'était lié d'amitié avec la douleur, il comprenait maintenant qu'il ne supporterait jamais la perte de Rosa.

La présence de Nelide, la nièce et le sosie de Rosa, le soulageait un peu. Rosa avait à peine eu le temps de la préparer à sa tâche ; un dernier cadeau, extraordinaire, pour lui faire supporter plus facilement son absence. Quelquefois, lorsqu'il était distrait et qu'il la regardait à la dérobée, Ricciardi croyait revoir sa tata tellement la jeune fille lui ressemblait physiquement et jusque dans ses moindres gestes ; et rien dans la maison n'avait changé, comme si l'économie domestique était une partition soigneusement rodée, capable de se jouer toute seule.

Mais maintenant, c'était bien pire, pensa Ricciardi en regardant la nuit de septembre s'acheminer vers l'aube. Maintenant, il était seul. Même dans ses rêves les plus absurdes, ceux qu'il se concédait dans l'espace le plus apaisé de son âme.

À travers l'obscurité, son regard chercha la fenêtre de l'immeuble d'en face. Elle se situait à quelques mètres, un demi-étage plus bas. D'après ce qu'il pouvait en voir, elle s'ouvrait sur une cuisine ; une grande cuisine où une famille nombreuse se retrouvait pour dîner et où, après avoir débarrassé la table, une grande jeune fille portant des lunettes et dotée d'un merveilleux sourire susceptible d'éclorre au moment le plus inattendu s'asseyait pour broder de la main gauche.

Il avait regardé ses gestes lents et méthodiques des mois durant. Saison après saison, à travers la pluie qui cinglait les fenêtres ou au cours des brûlantes nuits d'été, le mouvement de sa main, l'inclinaison de sa tête, le reflet de la lampe sur

ses lunettes l'avaient envoûté. Certain de ne pas être vu, tapi dans l'obscurité, il s'était épris d'une vie qu'il savait ne jamais pouvoir espérer. Et ainsi était venue, avec cette jeune fille sereine et douce, l'espérance absurde de son propre bonheur.

Le germe de ce rêve avait mis longtemps à prendre racine.

Qui sait, il trouverait peut-être un jour la force de partager sa terrible condition de malade mental. Était-il possible que l'amour, l'obligation de prendre soin d'une famille, impose une sourdine aux hurlements des morts qu'il croisait dans la rue ? Et que le désert affectif dans lequel il se contraignait à vivre ne soit pas une condamnation à perpétuité.

L'agonie de Rosa l'avait poussé à commettre un geste insensé. Il avait osé rejoindre Enrica qui l'avait fui pour tenter de retrouver un équilibre loin de cet amour impossible. Il s'y était décidé parce que son père, surmontant pour l'amour de sa fille la réserve à laquelle l'éducation et le caractère l'avaient habitué, lui avait révélé le lieu où elle se trouvait et dévoilé ses sentiments.

Maintenant, la nuit était arrivée à son terme, à l'instant suspendu qui précède l'arrivée de la lumière. C'était le moment où Ricciardi, réveillé et tourmenté, savait qu'il devrait se confronter sans défense à sa propre solitude. Le moment où il devrait être sincère avec lui-même. De la fenêtre arriva une chanson lointaine transportée par le vent. Il distingua quelques paroles, c'était la voix d'un homme qui chantait dans la langue locale. *Sauve-toi. Va, petite phalène, va vite retrouver l'air frais qui nous entoure...*

Il l'avait trouvée, Enrica. Il l'avait vue dans la clarté de la lune, sous les étoiles. Il l'avait vue, vêtue de blanc, plus belle et plus sereine que dans ses souvenirs. Il lui aurait dit, si elle s'était trouvée seule, que Rosa était en train de les quitter. Il lui aurait dit combien il avait de regrets pour tout. Qu'il aurait voulu trouver un ami commun qui les présente officiellement.

Et lui écrire des lettres toujours plus passionnées, et demander à son père l'honneur et la permission de l'emmener au cinématographe ou au bal. Si elle avait été seule, il lui aurait pris la main et, en pleurant peut-être, il aurait réussi à lui parler de sa souffrance perpétuelle.

Mais elle n'était pas seule.

À travers l'obscurité, ses yeux verts avaient vu les cheveux blonds d'un homme, ses larges épaules, son profil s'approcher du sien. Pour un baiser.

Tu vois bien que moi aussi, disait la chanson lointaine, je me laisse peu à peu éblouir et qu'à vouloir te chasser, je finirai par me brûler la main.

Seul, pensa Ricciardi. Seul, sans même un rêve fou pour me tenir compagnie. Mais toi, tu seras heureuse, mon amour. Tu auras un mari qui t'aimera d'un amour sans entraves, sans visions de cadavres prononçant des paroles mystérieuses et vomissant leur sang. Et tu auras des enfants lumineux et sereins, comme n'auraient jamais été les miens.

Il s'aperçut qu'il commençait à distinguer les contours des objets rangés autour de lui. La nuit avait perdu sa bataille.

Il se leva silencieusement pour affronter à nouveau ce terrible ennemi qu'était la vie.

2

Ils chantent. Pourquoi chantent-ils ? Peut-être pour ne pas devenir fous, mais ils n'ont pas pensé à ceux qui les entendent.

Je me rappelle septembre, ce mois où nous revenions de villégiature et où *papà* me consolait parce que je n'allais plus voir Bianchino, mon poulain, jusqu'aux vacances suivantes. Diable de Bianchino, c'est toi qui m'as donné la passion des chevaux.

La nuit. L'air doux et les chansons. Autrefois, cela me suffisait pour être heureux. Non, ce n'est pas vrai, cela ne me suffisait pas : j'avais besoin de ressentir cette anxiété joyeuse, cette attente douloureuse. Parce que c'est ça le jeu : le temps de l'attente. Mieux que le vin, mieux que la drogue, mieux que deux putains ensemble. Lorsque quatre chevaux arrivent dans la dernière courbe et se présentent sur la ligne droite, tête contre tête, écume à la bouche. Ou lorsque les dés roulent par saccades : sur une face la chance, sur l'autre la malchance. Lorsque la boule tourne en cherchant le bon numéro qu'elle effleure dédaigneusement pour aller s'immobiliser sur la mauvaise case. Lorsqu'on te donne deux cartes et que tu en soulèves une, le cœur battant.

Quatre enjambées sur deux, et la hauteur ? Trois mètres, peut-être moins. Et cette lucarne, ouvrant sur un mur aveugle

et un bout de ciel sans étoile. Même les étoiles ont honte de se montrer. Elles évitent de regarder là-dedans, de peur de devenir folles. Et l'autre qui chante, qui chante, et personne pour lui crier de se taire.

Amour, amour. Mon grand, mon doux amour. Qui sait si tu es réveillée, maintenant. Qui sait si tu penses à moi, si tu comprends ce que j'ai fait pour toi. Qui sait si la lune caresse ton profil, si elle aime sentir ta peau.

Je me suis trompé et je paye. C'est bien ça, non ? J'ai payé tout ce que j'avais à payer. Chaque fois que j'ai perdu, j'ai payé. Avec de l'argent, des maisons, mon patrimoine. J'ai payé les domestiques, les calèches, les automobiles. J'ai payé pour le respect, pour l'honneur. J'ai même payé pour mon nom. J'ai fait souffrir et je ferai encore et toujours souffrir. Ma mère est morte de honte. Et pourtant je sais que, si j'en avais la possibilité, j'irais à nouveau voir rouler les dés, et je miserais dix lires pour en perdre mille.

Nuit, nuit de septembre. Quand finiras-tu ? Et quand ce pauvre bougre arrêtera-t-il de chanter ?

Barreaux. Barreaux à la fenêtre, barreaux à la porte. Barreaux pour laisser passer l'air mais pas les êtres humains. Barreaux pour tenir la liberté à l'écart.

Je devrais dormir. Dormir sans rêver. Si j'en avais eu la force, je serais mort plus tôt, quand j'ai compris qu'il n'y avait pas de retour possible. Au lieu de donner la mort. Ordure, je n'ai pas fini de te haïr. Et je pourrais le répéter cent fois encore, ordure, bâtard sorti de la boue. Il aurait mieux valu que je meure à ta place et bien plus tôt.

Parce que les gens comme moi, tu sais, ne sont pas adaptés à la vie. Nous ne sommes pas préparés à la ruine. Toi, ordure, tu aurais très bien su te débrouiller dans la boue d'où tu es sorti, toi, fils et petit-fils de personne. Moi, je peux nommer mes ancêtres sur dix générations. Et cette nuit, je les vois tous m'attendre pour me juger, moi qui ai sali leur nom. Cette nuit,

enfermé, je n'ai rien à boire, je ne peux pas me soûler pour dormir et ne penser à rien, et ne plus entendre cette affreuse chanson.

Moi, le comte Romualdo Palmieri di Roccaspina. Moi qui possédais les terres d'un roi. Moi qui, lorsque je suis né, ai reçu trois jours de visites ininterrompues et plus d'argent et d'or qu'un prince, et ai tout joué sans hésitation jusqu'au dernier carat.

Il aurait mieux valu que je meure dans mes langes. Avant toi, espèce d'usurier merdeux qui n'a jamais tenté le sort parce que tu l'as toujours obligé à t'obéir. Et cette nuit, pourtant, alors que ce ciel sans étoile passe du noir au blanc laiteux, avant que l'aube arrive à nouveau sur ma ruine, je ne parviens pas à regretter de t'avoir rencontré.

Mon Dieu, quand va-t-elle finir, cette chanson ? Cette chanson d'amour qui me ravage.

La dernière nuit. Elle a décidé que c'était la dernière nuit qu'elle passerait éveillée à attendre l'aube. La dernière nuit, sans savoir exactement pourquoi.

Elle s'est demandé cent fois, mille fois, durant ces trois derniers mois, ce qui l'avait poussé à agir ainsi.

D'accord, il est malade, instable, déséquilibré. Combien de nuits a-t-elle passées à sa recherche dans des ruelles sordides, à des adresses griffonnées au dos de billets de loto délavés par les larmes et la pluie. Des dizaines de nuits debout, dans l'ombre, pour échapper au regard d'individus sales et répugnants, pour s'assurer qu'il n'allait pas trouver la mort d'un coup de couteau, au milieu d'une bagarre entre ivrognes. Des nuits terribles qui maintenant encore la laissent tremblante de fièvre et de peur, et qui, somme toute, étaient moins atroces que celles qu'elle vit maintenant, empoisonnées par le doute.

Parce qu'elle sait qu'il est innocent.

Elle sait que cette nuit-là il dormait dans son lit, dans l'autre chambre à quelques mètres d'elle. De son sommeil habituel, agité et aviné, en proie aux monstres générés par sa conscience et la peur du soleil qui apparaîtrait le lendemain.

Elle sait qu'il n'est pas responsable du sang versé cette nuit-là.

Elle sait qu'un homme, même fou, même malade, même lâche et menteur, n'est pas le diable en personne et n'a pas le don d'ubiquité.

Alors, elle décide de faire tout son possible pour découvrir la vérité, pour comprendre ce qui l'a poussé à s'accuser du meurtre.

Elle se tourne à nouveau vers le balcon, vers la fenêtre entrouverte. Le dernier coup de vent de la nuit fait frémir les rideaux.

L'aube va arriver.

Elle sait quoi faire. Elle le sait depuis des jours, des semaines. Elle avait juste besoin de courage, et cette dernière nuit d'insomnie le lui a apporté.

Elle se rappelle le nom de cet homme. C'est étrange, parce qu'elle n'a pas la mémoire des noms. Mais elle se le rappelle, même si son visage est lié à un autre moment de peur et de colère.

Mais surtout, elle se souvient du regard de cet homme.

Elle se souvient de la compassion qu'elle avait devinée au fond de ses incroyables yeux verts.

3

Le brigadier Raffaele Maione était inquiet. Quand, la veille au soir, en se couchant, il l'avait dit à sa femme Lucia, celle-ci lui avait répondu avec un sourire : mais tu es toujours inquiet. Si ce n'est pas pour l'argent à la fin du mois, c'est pour le travail. Ou pour un enfant ou pour un autre, ou pour moi. Tu es toujours inquiet, et quand tu n'es pas inquiet, tu t'inquiètes de ne pas être inquiet. C'est dans ta nature. Tu es fait comme ça.

En effet, le brigadier devait reconnaître qu'il était d'un caractère anxieux ; mais il aurait bien voulu voir n'importe qui à sa place, avec les dangers que le métier lui faisait courir et les cinq enfants d'âge différent, sans compter Benedetta qui vivait avec eux depuis presque un an et que Lucia et lui allaient adopter. Le monde n'était pas sûr et cette ville en était le meilleur exemple.

Parfois, il s'étonnait que Lucia garde son calme dans les circonstances actuelles, avec ces fascistes qui, à coups de bottes et de matraques, ne perdaient jamais une occasion de montrer que c'étaient eux les maîtres. Pourtant, la mort de Luca, leur fils aîné, aurait pu la rendre craintive. Mais elle rétorquait qu'on n'allait pas enfermer les enfants et les empêcher d'avoir des amis. D'ailleurs, lui rappelait-elle, est-ce qu'eux deux ne s'étaient pas rencontrés dans la rue ?

Malgré tout, Maione n'avait jamais l'esprit tranquille. S'il aimait quelqu'un, il était prêt à tout pour lui venir en aide. C'était dans sa nature d'homme et de père.

Et maintenant, il était inquiet, très inquiet.

Il était inquiet pour Ricciardi.

Il savait qu'au commissariat personne ne partageait ses préoccupations. Le commissaire n'était pas très bien vu de ses collègues ou de ses subordonnés et encore moins de ses supérieurs. Non qu'il fût arrogant ou prévaricateur, enclin à l'insubordination ou exagérément susceptible. Il n'était pas indiscipliné, et n'avait rien d'un tire-au-flanc ; et pourtant, quelque chose dans son caractère le rendait antipathique à tout le monde. Trop réservé, taiseux, toujours triste, jamais familier avec qui que ce soit ; dans cette ville arriérée et superstitieuse, il s'était fait la réputation de porter le mauvais œil, et on le fuyait comme la peste.

Ses qualités comme sa faculté à résoudre les enquêtes les plus difficiles, à ne jamais manquer un jour de travail, à se charger des travaux les plus pénibles, à accepter les horaires de garde les plus incommodes, au lieu de lui attirer la reconnaissance de ses collègues, lui donnaient un côté un peu inhumain qui accentuait sa distance avec l'ensemble du personnel. Seul Maione lui portait une dévotion absolue et une affection un peu gauche. Le brigadier avait réussi à percevoir sous sa carapace et derrière ses silences une profonde sensibilité et les signes d'une constante et très humaine douleur. C'est Ricciardi qui, sans épargner ses forces, comme s'il s'était agi d'un proche, avait mené l'enquête sur l'assassinat de son fils Luca, et cela, le brigadier ne l'oublierait jamais ; même s'il s'était rendu compte par la suite que chaque mort violente affectait le commissaire d'une blessure personnelle, inguérissable.

C'est ce qui lui plaisait le plus chez cet homme maigre, aux yeux verts et qui ne portait jamais de chapeau : son humanité

silencieuse qui n'avait besoin ni de pleurs ni de cris pour se manifester, à l'opposé du caractère de la ville. Ricciardi savait souffrir, et dirigeait spontanément la force de sa propre souffrance vers des enquêtes difficiles, ce qui, en général, le conduisait à la réussite ; et cela avec la certitude partagée par Maione que découvrir l'assassin ne signifiait pas, malheureusement, rendre la vie à la victime.

Mais il était évident que quelque chose en lui s'était brisé. Le brigadier avait compris que la mort de la signora Rosa, la tata qui avait de tout temps été sa famille, représentait pour lui une perte incommensurable. Maione savait quelle place tenait la famille dans la vie d'un homme, même chez un être réservé comme le commissaire.

Il avait été à ses côtés quand il avait fallu exécuter les formalités pour le transfert de la dépouille de Rosa à Fortino, le village du Cilento dont étaient originaires la tata et Ricciardi lui-même. Il l'avait accompagné jusqu'au train dans un minuscule et étrange cortège formé par la nièce de Rosa, Nelide, qui ressemblait à sa tante comme deux gouttes d'eau, le docteur Modo avec son chien qui le suivait partout comme son ombre, et le profil sombre de la voiture de la veuve Vezzi. Il se souvenait de la chaleur torride et du soleil qui n'avait épargné personne. L'air brûlant semblait immobile et était irrespirable.

Le docteur Modo leur avait assuré que la pauvre Rosa n'avait pas souffert, qu'elle était passée du sommeil à la mort avec sérénité, veillée par Nelide qui, pendant ce temps, ne s'était pas éloignée d'un pouce du chevet de sa tante. Le médecin avait été fasciné par la force silencieuse de cette fille au visage ingrat. Les sourcils continuellement froncés, un gros nez perché sur le duvet brun qui garnissait ses lèvres, elle ne s'exprimait que par de courts proverbes, les dents serrées, et faisait preuve d'un dévouement absolu à l'égard de Ricciardi.

Le commissaire avait, lui aussi, beaucoup assisté sa vieille tata, sauf pour une brève absence le soir de sa mort, et sans jamais faillir aux devoirs de sa charge professionnelle. Maione l'avait accompagné dans l'enquête du professeur défenestré de son bureau au Policlinico, et n'avait pas remarqué la moindre baisse dans l'attention que Ricciardi accordait toujours aux enquêtes, malgré le poids qui de toute évidence lui pesait sur le cœur.

Quand il était revenu du Cilento en compagnie de Nelide, il avait coupé court aux questions du brigadier, disant que désormais Rosa reposait auprès de sa mère et que tout était réglé. Mais Maione sentait que quelque chose en lui avait changé.

Bien que sombre et peu bavard, il s'autorisait parfois quelques reparties cinglantes ou ironiques. Désormais, dans ses yeux fixes et inexpressifs, apparaissait une solitude nouvelle, un silence dépourvu d'espoir. Depuis qu'il avait repris son service, Ricciardi lui faisait peur.

Le travail ne lui était d'aucun secours. À part quelques vols, quelques rapines violentes et une rixe sur le port assez brutale pour envoyer plusieurs blessés à l'hôpital, il ne s'était rien passé de notable et Maione n'avait pas pu compter sur une enquête difficile pour distraire le commissaire.

Le brigadier, un peu confusément, s'inquiétait pour la santé mentale de Ricciardi et se demandait s'il n'y avait pas lieu de craindre un geste suicidaire de sa part. Il trouvait toujours un prétexte pour entrer dans son bureau : tantôt il lui servait une tasse d'un redoutable ersatz de café préparé dans la salle de repos des policiers, tantôt il lui rapportait des commérages que son supérieur accueillait tout au mieux d'un demi-sourire distrait.

Il avait remarqué qu'il avait perdu l'habitude d'aller au café Gambrinus pour sa pause du déjeuner, et que le soir il s'attardait au bureau pour ne pas rentrer chez lui. Mauvais

signe, avait-il dit à Lucia, très mauvais signe. C'est un moment difficile. Mais ça passera, ça finit toujours par passer. Sa femme n'en avait pas dit plus, mais le cauchemar des deux années de silence qu'ils avaient vécues après la mort de Luca les avait effleurés tous les deux de son aile glacée.

C'est pour cette raison qu'à peine arrivé au commissariat, Maione se précipita dans les escaliers : il voulait s'assurer que le commissaire était à son bureau et qu'il allait bien.

Et il eut la surprise de voir que, malgré l'heure matinale, une personne était assise dans le couloir, attendant d'être reçue.

Ricciardi entendit frapper à la porte de son bureau. À cette heure, ça ne pouvait être que Maione. Il soupira et dit d'entrer.

Le brigadier commençait à lui peser. Les excuses inventées pour vérifier qu'il allait bien étaient de moins en moins crédibles, et il avait peur de perdre patience. Il connaissait l'affection de Maione qu'il partageait entièrement, mais il avait besoin de rester seul avec ses pensées. Pour se souvenir. Le travail ne le réconfortait pas, et la présence de personnes, même les rares pour lesquelles il avait de l'amitié, n'était pour lui que dérangement. Il ne savait pas comment se faire comprendre sans paraître agressif, mais si les manières du brigadier ne changeaient pas, il serait obligé de mettre les choses au point.

Maione entra et ferma la porte derrière lui.

« Commissaire, bonjour. Comment vous sentez-vous, ce matin ? Vous avez mangé quelque chose ? »

Ricciardi leva les yeux du procès-verbal relatif à la bagarre du port.

« Oui, Maione, ne t'inquiète pas. Nelide pense à tout, ce matin à cinq heures, le petit déjeuner était déjà prêt. *Magnanno ven'a fame*, la faim vient en mangeant, m'a-t-elle dit. Quelque chose de ce genre. »

Maione rit en hochant la tête.

« Sagesse populaire, commissaire. Elle est fantastique, cette fille. »

Ricciardi en convint.

« Ne te fais pas de souci, mon estomac est entre de bonnes mains.

– Comme vous dites, commissaire. Vous avez dû arriver très tôt, parce que là-dehors, il y a une personne qui prétend vous attendre depuis trois quarts d’heure. Comme il est huit heures et que vous ne l’avez pas encore vue, cela me dit que vous êtes là depuis sept heures, au plus tard.

– Bravo, Raffaele, soupira Ricciardi. Parfois, tu raisonnes comme un policier. Et qui est cette personne ?

– Une dame, commissaire, dit Maione en écartant les bras. Elle porte une voilette et ne m’a pas dit son nom. Elle ne veut parler qu’avec vous. Je la fais entrer ? »

Ricciardi haussa les épaules.

« Que faire d’autre ? La laisser là, à la place de l’huissier ? Fais-la entrer bien sûr. »

Maione sortit et revint en précédant la dame à la voilette. Grande et mince, elle tenait un petit sac dans ses mains gantées. Elle était vêtue de noir, avec un manteau léger provenant certainement d’une bonne maison, mais plus court que la robe démodée qui le dépassait.

Elle fit un pas timide en avant et s’arrêta tout de suite après avoir franchi le seuil de la porte.

Ricciardi se leva mais resta derrière son bureau. Il lui désigna les chaises placées devant lui.

« Je vous en prie, asseyez-vous. Vous vouliez me voir ? »

Le ton avait été brutal : il n’aimait pas les personnes qui dissimulaient leur visage. La femme se redressa et s’approcha, sans pour autant s’asseoir. Elle tourna légèrement la tête vers Maione qui se tenait à l’écart en attendant d’être

congédié, mais Ricciardi refusa l'invitation détournée de sa visiteuse à rester seuls.

« Le brigadier Maione, que vous avez déjà rencontré, est mon collaborateur au commissariat. Vous pouvez parler devant lui. »

Il y eut un moment d'hésitation. La dame se demandait si ça n'était pas le moment de s'en aller, mais elle prit la décision de s'asseoir. Elle posa son sac sur ses genoux et, soulevant enfin sa voilette, laissa apparaître son visage.

Ricciardi eut tout de suite la certitude de l'avoir déjà vue. Des traits délicats, avec un minuscule nez retroussé et une lèvre supérieure relevée au-dessus de dents d'une blancheur éclatante. Des yeux en amande, le regard décidé, des cils abondants. L'iris des yeux d'une couleur étonnante, un bleu tendant au violet. Ricciardi lui donna une petite trentaine d'années, même si son expression trahissait une souffrance qui pouvait la faire paraître plus âgée. Malgré sa pâleur et son absence de maquillage, elle était réellement très belle.

Comme la visiteuse ne se décidait pas à rompre le silence, Maione prit la parole :

« *Signora*, vous vous trouvez devant le commissaire Ricciardi que vous avez demandé à voir. Vous êtes ? »

La femme répondit sans quitter des yeux ceux de Ricciardi qui était resté debout :

« Je suis Bianca Palmieri di Roccaspina. La comtesse de Roccaspina. »

Sans le vouloir, le commissaire remarqua les gants usés qui laissaient apparaître leur trame et la pochette en satin recommandée dans sa partie inférieure. Les vêtements et les chaussures n'étaient pas en meilleur état. La comtesse aperçut le regard de Ricciardi et serra les lèvres, blessée malgré elle. Un éclair de fierté et de mélancolie passa dans ses yeux violets.

Ricciardi s'assit.

« Dites-moi, comtesse. Que me vaut votre visite ? »

Bianca murmura :

« Vous ne vous souvenez pas, commissaire ? Nous nous sommes rencontrés il y a deux ans. »

Ricciardi fronça les sourcils dans l'effort de retrouver les circonstances de cette rencontre, mais rien de précis ne lui revenait à l'esprit.

« Ah, bien sûr, je me rappelle. L'homicide Rummolo. Le médium. Je suis allé chez vous pour votre mari. C'est bien ça ?

– Et comment, 'O Cecato, l'aveugle, intervint Maione. Vous y êtes allé seul pour interroger le comte, commissaire. C'était un dimanche, vous vous rappelez ? Tout le quartier a été fouillé. »

Un aveugle avait été tué, un *assistito*, comme on les appelle ici, un homme qui prédisait les chiffres du loto. Le comte de Roccaspina avait été le dernier à rendre visite à la victime et c'était pour cela qu'il figurait parmi les suspects. Mais cette fois, il n'était pas question d'argent. C'était une histoire d'amour. Un cas élucidé à toute vitesse, le jour même et sur place. Si ça pouvait toujours se passer comme ça, pensa Ricciardi, et lui revint à l'esprit l'image du comte, un homme encore jeune, dévoré par la fièvre du jeu, les yeux rougis, mal peigné, une canne à laquelle il s'accrochait comme un naufragé à une poutre, en pleine mer. Un air défait, semblable à celui de la femme qui se tenait devant lui, mais totalement dépourvu de fierté et d'orgueil.

La comtesse acquiesça calmement.

« Oui, commissaire. C'est cela. Une des fréquentations habituelles de mon mari, je dirai. Une grande perte, vous ne croyez pas ? Mais je vous rassure, il a vite été remplacé : d'abord un bossu, puis un boiteux. Et puis, bien avant, une gamine avec la variole. Quelle ville absurde. »

Elle parlait posément, sa voix ne tremblait pas mais trahissait un fond de rage, une animosité bien ancrée. Petit à petit,

la rencontre revenait à l'esprit de Ricciardi : le comte n'était pas là, il était arrivé plus tard, et la femme avait reçu le commissaire dans le salon dégarni d'un palazzo à l'abandon.

Il eut l'impression désagréable qu'elle portait à cette époque le même vêtement qu'aujourd'hui.

« Maintenant que nous nous sommes reconnus, comtesse, voulez-vous bien me dire ce que je puis faire pour vous ? »

Bianca se tut, continuant à regarder fixement Ricciardi. Rares étaient les personnes capables de soutenir le regard du commissaire sans baisser les yeux, mais ça ne semblait pas lui poser de difficultés.

Elle retira son chapeau d'un geste lent de ses deux mains. Ses cheveux, rassemblés en chignon, étaient d'un blond foncé avec des reflets cuivrés. Son long cou blanc avait pour seul ornement un ruban de satin noir fermé par une épingle qui semblait être en argent. Elle ne portait pas de boucles d'oreilles.

Maione toussa, embarrassé.

« Commissaire, si vous permettez, je vais voir le programme de mes hommes, comme cela je les mets au travail.

– Non, Maione, lui répondit-il sans le regarder, tu iras plus tard. Écoutons d'abord ce que la comtesse a à nous dire. »

Il ne voulait pas donner satisfaction à la comtesse en lui offrant une entrevue privée. On avait trop tendance, dans cette ville, à croire qu'un titre de noblesse permettait de donner des ordres avec la certitude de les voir exécutés sur-le-champ ; mais Ricciardi, baron de Malomonte, ne reconnaissait à personne un privilège semblable.

La comtesse de Roccaspina serra la mâchoire dans un mouvement de mauvaise humeur contenue, puis se résigna.

« Je suis ici pour mon mari. Il a été arrêté. »

Ricciardi haussa les sourcils.

« Ah oui ? Comment ça ? Un acte en lien avec la passion du jeu, j'imagine. »

Maione se demanda ce qui poussait Ricciardi à être aussi inutilement grossier. La femme, toutefois, ne fit pas signe de relever l'ironie contenue dans ses paroles. Le ton avec lequel elle lui répondit lui parut neutre.

« Non. Un homicide. »

Ce mot tomba dans la pièce comme une pierre dans un étang. Il y eut un moment de silence, puis Ricciardi adopta un ton plus aimable.

« Je suis désolé, comtesse. Mais vous avez dû vous tromper de bureau, je ne m'occupe d'aucune affaire qui... »

La femme l'interrompit d'un geste de sa main gantée.

« Ce n'est pas une affaire récente. Mon mari a été arrêté dans les premiers jours de juin. Cela fait plus de trois mois. »

Ricciardi échangea un regard avec Maione qui haussa les épaules.

« Comtesse, je pense que, après tant de temps, c'est une question de justice, ce n'est plus l'affaire de la police. Les enquêtes... »

Bianca hocha la tête en esquissant un sourire mélancolique.

« Il n'y a pratiquement pas eu d'enquête, commissaire. Mon mari a été arrêté immédiatement, et pourtant il n'était pas sur le lieu du crime.

– Mais c'est impossible, comtesse ! Il y a toujours une enquête, je suis sûr que...

– Il n'y a jamais eu d'enquête, vous dis-je. Pour la simple raison que mon mari a avoué être le meurtrier. »

Livia se pencha en avant et demanda à Arturo, son chauffeur, d'arrêter la voiture à l'angle de la rue. Elle avait envie de faire deux pas pour profiter de cette magnifique journée.

L'homme hésita et protesta mollement, ce qui la fit rire. Cela l'amusait beaucoup que les habitants aient de leur ville une perception si éloignée de la réalité. À en croire Arturo et Clara sa domestique, elle ne devait sortir que sous escorte : badauds mal intentionnés, voleurs, pickpockets et hommes violents étaient prêts à l'agresser, même en plein jour et dans des quartiers aussi fréquentés que celui-ci.

Elle ne s'était jamais sentie autant en sécurité que dans cette ville. Certes, les gens étaient un peu envahissants et avaient tendance à se mêler de ce qui ne les regardait pas, mais ils étaient sympathiques, affectueux, et rendaient impossible toute sensation de solitude.

Pour elle, c'était très important. La solitude avait marqué sa vie pendant de nombreuses années, même du vivant de son mari, principalement de son vivant d'ailleurs, car le grand Arnaldo Vezzi, le ténor préféré du Duce, le chanteur qu'un célèbre critique musical avait surnommé la Voix de Dieu, à l'issue d'un récital mémorable à New York, l'époux volage,

était mort assassiné dans une loge du San Carlo de la main d'une petite couturière qu'il avait séduite puis abandonnée.

Elle était restée seule ensuite, au centre d'une vie romaine futile et vaine, jusqu'à ce qu'elle décide, en suivant les élans de son cœur, de s'installer dans cette ville étrange et chantante, faite d'ombres et de lumières.

Elle s'arrêta un moment pour respirer à pleins poumons l'air parfumé qui montait de la mer. On venait d'entrer dans la dernière décade de septembre, mais le temps demeurait estival. Sa mère, au téléphone, lui avait dit que dans les Marches il pleuvait à torrents. Et la veille, elle avait vu aux actualités cinématographiques une très récente manifestation fasciste à Rome où les femmes portaient déjà des manteaux. Ici au contraire, on profitait, dès les premières heures de la journée, d'un soleil chaud qui vous caressait agréablement la peau.

Sur un trottoir, debout à côté de deux cabas pleins, un garçon proposait sa marchandise aux passants et aux habitants des grands immeubles de la rue : des grappes de raisin aux grains gigantesques. *Ça c'est de l'or, pas du raisin*, criait-il à pleins poumons. *Regardez comme il est beau, c'est de l'or, c'est de l'or !*

Le jeune homme était superbe et semblait sortir d'une gouache telle qu'on en peignait cinquante ans plus tôt et que Livia admirait, exposées dans des salons où elle aimait se rendre. Les cheveux noirs et bouclés, la chemisette ouverte sur un torse bronzé et musclé, les pantalons à mi-jambe et nu-pieds ; les yeux rieurs, une voix de stentor. Aux balcons surgissaient des domestiques qui, sous prétexte d'étendre le linge au soleil, lui adressaient des regards béats.

Livia pénétra dans son champ de vision tandis qu'il levait une grappe vers le soleil pour en faire admirer la couleur. Le jeune interrompit son geste et son cri et posa théâtralement

une main sur sa poitrine, faisant mine d'être foudroyé par l'apparition d'une telle beauté.

« Ouh, *madonna santa, signora*, vous êtes vraie ou je rêve ? Parce que si c'est ça, je veux bien m'endormir pour plus jamais me réveiller ! »

La spontanéité de ce compliment fit sourire Livia malgré elle. Elle était habituée à attirer le regard des hommes, mais il était rare que quelqu'un se laisse aller à une galanterie aussi instinctive.

« Attendez, *signo'*, arrêtez-vous un moment. Vous êtes resplendissante et grâce à vous le raisin a vraiment l'air d'être de l'or. Si vous voulez bien rester là, plus besoin de me déplacer pour suivre le soleil. »

Plusieurs passants éclatèrent de rire, et Livia fit comme eux. Elle tira quelques pièces de son sac et s'apprêta à les tendre au garçon qui sortit aussitôt de son cabas une somptueuse grappe de raisin.

« *Signo'*, je vous en prie, goûtez-le : comme ça votre beauté se mêle à tout le reste du raisin, je le vends en dix minutes, je cours chez ma Rosetta et je lui fais l'amour toute la journée ! »

Un homme âgé, à quelques mètres de distance, chaussa son monocle et le rabroua.

« Oh là, goujat, pas d'impertinence ! *Signo'*, excusez-le. Vous êtes certainement étrangère et vous n'avez pas l'habitude : c'est qu'ici les jeunes gens perdent facilement la tête. »

Mais elle riait sans retenue. Elle prit un seul grain de la grappe que le jeune homme lui tendait et le glissa dans sa bouche en faisant la coquette ; puis, elle le salua de sa main gantée et reprit sa route, consciente que plusieurs paires d'yeux restaient suspendues à ses épaules. Le vendeur fit mine de s'évanouir et s'affala sur le sol, s'attirant les rires un peu envieus du petit public de domestiques juchées sur les balcons, tandis que le vieux censeur, en souvenir de sa

jeunesse perdue, exhalait un soupir ravi en direction des hanches ondulantes de Livia.

Une fois tourné l'angle de la rue, la femme se dirigea vers un petit café. Les modalités selon lesquelles elle rencontrait Falco avaient changé récemment. Jusqu'à trois mois auparavant, il lui suffisait de glisser une feuille blanche dans une enveloppe et de la déposer à une adresse anonyme près de chez elle ; quelques heures plus tard, l'homme chargé de sa protection se retrouvait devant elle ; on aurait dit qu'il passait son temps à attendre son appel. Maintenant, Livia laissait sa carte de visite à la caisse de ce café et le lendemain matin elle allait s'asseoir à une table en sachant que quelques instants plus tard l'homme surgirait devant elle.

Elle s'installa à l'intérieur. Le soleil, haut désormais, aurait permis qu'elle se tienne à l'extérieur, mais les circonstances imposaient la discrétion. Avant qu'elle puisse commander et sans avoir entendu le moindre bruit, elle devina la présence de Falco debout derrière elle. Elle sourit et indiqua d'un signe de tête une chaise libre.

L'homme s'assit, silencieux et transparent comme d'habitude. Livia l'examina attentivement. De taille moyenne, les cheveux clairsemés et grisonnants peignés en arrière, un costume croisé gris et chapeau assorti, un pardessus léger, beige, porté sur l'avant-bras, des chaussures bicolores et des bas blancs, une fine canne. Il avait la faculté de se rendre presque invisible, semblable à des dizaines de banquiers, d'hommes d'affaires ou de flâneurs qui s'attardaient dans les rues au soleil, ou chez leurs tailleurs à choisir l'étoffe de leurs futures chemises, devant les théâtres pour attendre une matinée, ou encore dans l'antichambre d'un bordel de luxe.

Falco n'avait rien à voir avec ces gens-là.

« Bonjour, *signora*. Vous vous surpassez en beauté, ce matin. À quoi dois-je le plaisir de vous rencontrer ? »